

ENTRÉE EN MATIÈRE

Mon rêve, ce serait que nous sachions nous transformer les uns les autres. Je n'ai jamais aimé l'idée que l'on puisse naître et mourir en demeurant le même. L'humanité progresse par la capacité que nous avons à nous transformer et cette transformation, il ne faut pas attendre qu'elle vienne d'un seul !

Nous avons besoin d'un nouveau départ, d'un nouvel espoir, d'un nouvel horizon. En France, tout particulièrement, nous sentons tous les blocages, toutes les tensions, tous les désarrois d'un pays qui se cherche. Les élites parlent trop facilement de déclin, alors qu'il suffit de dresser l'oreille pour entendre que partout cela bout, cogne, s'impatiente. En 2002, les élections présidentielles ont déclenché une sonnerie stridente : Le Pen au second tour, un absentéisme massif, la France en plein trou noir. Comme d'autres, je me suis dit que cela ne pouvait pas durer et qu'il fallait d'urgence contribuer à réveiller les consciences, à interpeller, à susciter un déclic salvateur. Nous nous engageâmes dans l'ini-

tiative « Modernité On/Off » destinée à renouveler les interrogations des responsables sur ce que pourrait être un projet moderne crédible aujourd'hui. Cinq ans après, où en est-on ?

On a vu l'élection présidentielle de 2007. Il y avait des points positifs : un changement de génération politique, un effort pour parler de rupture, une mise en avant du Net et des possibilités de renouvellement de la démocratie par la participation, des changements d'attitude et de comportement, de l'imprévisible, des experts déjoués, des outsiders inattendus et même une femme parmi le peloton de tête des présidentiables. Mais, fondamentalement, avons-nous le sentiment d'avoir suffisamment changé ? Malheureusement, non. Plus que jamais, cela continue de bouillir dans la marmite France et nul ne sait comment soulever le couvercle. En fait, nous sommes dans une situation pré-révolutionnaire et personne ne se risque à faire cette hypothèse, tant on ignore vers où cela pourrait nous mener.

Ce dont le monde a besoin, c'est d'une nouvelle origine. Et ce que nous devrions avoir l'audace d'entreprendre, en France, c'est de la faire émerger. Pas seuls ! Bien d'autres pays dans le monde peuvent pulser au même rythme que nous. En laissant pour un temps de côté les États-Unis, qui restent les leaders du monde et la Chine qui se pense de plus en plus comme leur rival de long terme, combien de peuples, combien de pays sont animés d'une

incroyable énergétique humaine, culturelle, technologique, sociale. Le Brésil, bien sûr ! L'Inde ! Le Japon, la Corée ! Les Antilles et les îles du Pacifique ! L'Afrique, naturellement ! Et l'Europe tout entière, portée par ce projet inédit dans l'Histoire de faire vivre un archipel de paix et de diversité culturelle !

Mais la France a un rôle particulier à jouer, elle peut être la matrice d'une autre modernité, le levier d'un autre futur. Pour le moment, nous ne savons pas le voir car notre vie est marquée par une forte préférence pour le présent. Nous vivons dans la culture de la comparaison instantanée, du *benchmark* permanent. Quel est le classement des taux de croissance ? Celui de l'excellence des universités ? Quelles sont les différences de taux d'endettement, de pression fiscale, de temps de travail, de bonheur mesuré, de suicides, de dépressions, de consommation de calmants ? Quel est le meilleur lycée, le meilleur hôpital, le meilleur paradis, le meilleur enfer ? Tout cela est pourtant bien relatif car tout bouge, tout se transforme. Mais nous avons perdu le sens de l'Histoire.

Bien sûr, le Temps est devenu plus difficile à comprendre. Il ne s'inscrit plus dans la perspective linéaire que l'on pouvait enseigner dans les écoles de la République. L'avenir n'est plus radieux depuis la mort du stalinisme et du maoïsme ; il n'est plus synonyme de progrès, depuis Hiroshima et

Tchernobyl ; il n'est même plus espoir de liberté depuis le sida, le terrorisme et la dissémination nucléaire. Le passé ne vaut guère mieux et un livre comme *The War of the World*¹ nous rappelle que les trois derniers siècles ont été ponctués par une montée continue du nombre de morts à chaque conflit, que le XX^e siècle a inventé la notion de guerre mondiale et que le XXI^e est en train de substituer le déséquilibre permanent de la panique à la vieille notion finalement rassurante d'équilibre de la terreur. Les télécommunications, l'informatique, l'audiovisuel, dans leur progression et dans leur convergence, amplifient cette désarticulation généralisée du Temps.

Pourtant, l'Histoire nous apprend d'autres leçons, d'autres causalités, d'autres correspondances. Lorsque les Sex Pistols galvanisent la jeunesse anglaise de 1976 et que les cris de Johnny Rotten chantant *Anarchy in the UK* cristallisent le mouvement punk, il s'agit d'un surgissement mais qui n'a rien de nouveau. Greil Marcus, un ancien critique de rock américain et rédacteur du journal *Rolling Stones*, devenu depuis brillant universitaire, a écrit là-dessus un livre saisissant : *Lipstick Traces. Une histoire secrète du XX^e siècle*². Partant du cri des Sex Pistols, il remonte le fil :

1. Niall Ferguson, *The War of the World : Twentieth-Century Conflict and the Descent of the West*, Penguin Press, 2006.

2. Greil Marcus, *Lipstick Traces, Une histoire secrète du XX^e siècle*, Edition Allia 1998 (réédition Gallimard Folio 2000).

Malcom Mc Laren, promoteur du groupe ; Mai 68 et le mouvement situationniste auquel il a participé ; Isidore Isou et son « Traité d'économie générale » pour le soulèvement de la jeunesse paru en 1948, chef-d'œuvre du mouvement lettriste ; l'avant-guerre, les précurseurs et l'immense mouvement surréaliste ; la première guerre mondiale et Dada. Et là, soixante ans auparavant, on entend un premier cri : celui de Tristan Tzara, déclamant ses onomatopées, apostrophant le monde depuis le Café Voltaire, à Zurich, en 1916. Comme une danse du Dragon, ce cri a parcouru le siècle, tantôt en pleine lumière, tantôt par des cheminements souterrains, puis par de nouveaux surgissements et de nouveaux enfouissements, avec à chaque fois une force accrue par tout ce qui a été drainé dans les sous-sols de l'inconscient social.

En observant l'histoire, Walter Benjamin parlait du bond du tigre dans le passé. Il y a des cycles, des ruptures, des retours, des émergences. Une non-linéarité absolue. Nous devrions y être particulièrement sensibles en France, ce pays dont Tocqueville disait qu'il était périodiquement tenté par l'insurrection révolutionnaire. Et bien non ! Nous nous laissons aller aux pièges de l'amnésie, de la réécriture, du lissage permanent de l'Histoire. Nous souvenons-nous que dans la grande fracture apparue à la fin des années 1960 dans tous les pays développés, c'est en France que se sont produits les chocs les plus spectaculaires avec tout ce qui a entouré Mai 68 ? Il

n'y a pourtant pas eu qu'une simple secousse du système politique, lentement digérée par la progression en tâche d'huile des idées de gauche et par la victoire de Mitterrand en 1981. Il n'y a pas eu simplement une évolution des mœurs, de la sexualité, de l'autorité, de l'éducation qui aurait assuré la carrière d'une nouvelle génération de responsables, baby-boomers issus du mouvement et assumant avec égoïsme le lent abêtissement de leur inspiration, sa désespérante dégradation en un nouveau dictionnaire des idées reçues. Il y a eu une contestation radicale, un ébranlement profond des institutions, un brassage impressionnant d'idées et de visions du monde.

« Sous les pavés, la plage » : derrière ce beau slogan, il y avait une autre géographie, une autre topologie, une autre représentation du temps et de l'inconnu. Le phénomène important, c'était bien cette pensée 68 qui se cherchait entre des intellectuels exigeants issus du structuralisme et des agitateurs d'idées aux inspirations plus libertaires. Et c'est bien de cette pensée dont la France n'a plus voulu dès le passage aux années 1980, rejetant Foucault, Althusser, Lacan, Deleuze, Lyotard, Derrida. Ce qui comptait pour la nouvelle génération de dirigeants, c'était de se complaire dans l'évolution des façons d'être dont ils étaient le symbole, mais de refuser la confrontation avec cet interlocuteur si dérangent, la pensée. Avant de licencier dans les années 1990 leurs camarades générationnels dans de vastes programmes de

mesures d'âge, les fameux dirigeants issus de 68 avaient payé le prix de l'accès au pouvoir en liquidant ce qui leur semblait trop lourd à porter : l'héritage intellectuel.

Aujourd'hui, d'autres jeunes manifestent, luttent, veulent se faire entendre. Les cocktails Molotov surgissent, les voitures brûlent. Remake ? En rien ! Absourdi par l'archaïsme du parti socialiste qui se demandait gravement en 2005 s'il fallait désormais liquider l'héritage de Mai 68, un jeune journaliste, Julien Millanvoye, a poussé un coup de gueule. « Mais qu'est-ce qu'on a à en faire nous de ce débat ? Ce n'est plus notre affaire ! » Et il a raison. La page est tournée. Le rap s'est substitué au rock, qui sait désormais se conjuguer avec rhumatisme. Le hip-hop, le slam témoignent de colères, d'aspirations, de rêves qui ne sont en rien les produits dérivés de rêves antérieurs. Mais la force de ce qui surgit ne peut se comprendre que par la mécanique souterraine des fluides qui caractérise le monde des idées. Si l'on parle de situation pré-révolutionnaire, c'est que des désirs et des haines jaillissent comme des geysers, avec une force qui transcende la révolte des expériences individuelles pour se charger de tout un refoulé de passions et de concepts.

Ce n'est pas en effet parce que la France s'est fermée depuis un quart de siècle à ces questions, que le débat d'idées ne s'est pas poursuivi ailleurs. En

Allemagne, en Grande-Bretagne, dans les pays scandinaves : c'est là que se sont poursuivies, enrichies, développées les interrogations sur la modernité et la post-modernité apparues en France. Mais les universités américaines ont, elles aussi, été gagnées par ce qui a été appelé la « *French Theory* »¹. La vie intellectuelle américaine s'est emparée de ces auteurs français qui n'avaient plus d'audience chez nous, Michel Foucault, Jacques Derrida, Gilles Deleuze et les autres. Retravaillées, remalaxées, repensées, leurs interrogations ont engendré tous ces courants de recherche sur les différences, sur les cultures, sur la sexualité, sur les transformations de l'intimité et de la personne qu'on trouve par exemple dans les *gender studies*, dans les *post-colonial studies* ou dans le mouvement *queer*.

Analysant ces mutations de la vie intellectuelle aux États-Unis, François Cusset a ainsi montré que le déploiement d'Internet a été précédé d'une forte insémination de la *French Theory* dans les milieux de la recherche informatique américaine, déjà tentés par le *hacking* et la remise en cause de l'ordre social. Le texte d'Hakim Bey de 1985², *The Temporary Autonomous Zone : ontological anarchy ?*, en appelle aux « usages illégaux, clandestins et rebelles » du réseau,

1. François Cusset, *French Theory, Foucault, Derrida, Deleuze & Cie et les mutations de la vie intellectuelle aux États-Unis*, La Découverte, 2003.

2. Traduction française, *T.A.Z, Zone Autonome Temporaire*, Éditions de l'Éclat, 1997 (Édition originale Autonomedia 1991).

et propose la « Toile » (le Web) comme projet ! Prenant appui sur Guy Debord, « l'ouvrage fait une large place à la théorie française, moyennant un double rapport : son pillage éclectique d'un côté, en invoquant "l'âge de la simulation" ou "la pensée du chaos" sur un mode baudrillardien et les "micro-politiques nomades" ou les "espaces imperceptibles" sur un ton deleuzien ; et la dénonciation, de l'autre côté, de ses usages serviles dans l'Université, "sodomasochisme intellectuel" des années 1980 qu'il oppose aux usages libres, occasionnels et ludiques du corpus théorique, de Virilio à Guattari »¹.

L'influence française n'en est pas restée à cette pré-histoire du Net. Il n'est pas inintéressant de savoir que dès 1993 un des chats les plus fréquentés par les nouveaux intellectuels américains était la « D&G list », c'est-à-dire le lieu de rencontre des fans et des exégètes de Deleuze et de Guattari. Toutes les réflexions sur les cyborgs, sur les corps-machines, sur la bionique, sur la rencontre des processus mécaniques et des démarches de réinvention de soi que l'on trouve chez les théoriciens du transsexualisme s'inspirent de cette veine. Plus fondamental, Deleuze est la référence majeure du courant de la musique mixée alternative qui fait naître les premiers DJ (disc-jockeys) au début des années 1990. Le *cut*, le *scratch* et le *sample* qui vont nourrir toute la culture musicale

1. François Cusset, *op. cit.*

depuis quinze ans sont issus d'une techno-culture où il s'agit de transformer des « fragments de vinyle », des morceaux de musique épars, en une « machine désirante » constituée par l'ensemble en transe formé par le DJ, ses platines et le public.

Faut-il s'étonner que l'arrivée en France de tous les concepts du nouvel âge d'Internet, celui du Web 2, se répande comme une traînée de poudre et suscite une telle énergie ? Déjà, les interrogations économiques de l'époque du Web 1, à la fin des années 1990, avaient suscité tout un débat sur la nouvelle économie qui avait pris en France le visage d'un « Mai 68 des économistes ». Aujourd'hui, les choses sont beaucoup plus sérieuses. Il est question de musique, de vidéo, de chats, de blogs, de « réseaux sociaux », de connexion. Et là, en France, cela s'emballe. Les usages progressent à vitesse grand V, des entreprises se créent, même l'élection présidentielle n'échappe pas à l'engouement pour le Net ! En fait, nous sommes à l'aube d'un surgissement dont la technologie n'est pas la cause, mais qui reconnaît en elle l'enfant des pensées qui cheminaient sous terre depuis bientôt trente ans.

Tout naturellement, la jeunesse se saisit de ces forces. Tout dialogue et tout se transforme en même temps. La culture interpelle l'économie. Celle-ci se retourne vers le social et le politique doit s'inventer d'autres rôles. Cette gigantesque activation des interactions ouvre la période révolutionnaire dans laquelle

la France entre à nouveau. La question qui porte ce livre est alors la suivante : après avoir contribué à ensemençer le monde d'idées irréductibles, la France peut-elle participer aujourd'hui à l'invention de projets, de réponses, de débouchés ? Pouvons-nous être le lieu du monde qui va cristalliser ce dont la Planète a besoin : une nouvelle origine ?

*

* *

Ce livre, je ne l'écris pas par hasard. Mon rêve, je l'ai dit, c'est de se transformer les uns les autres. Je me reconnais pleinement dans l'histoire de ce qui s'est passé et je me considère parfois comme un microcosme, reflétant la recherche d'une nouvelle origine, à travers des surgissements, des révolutions intérieures, des cheminements souterrains, des ruptures apparentes, des passions et des résonances profondes. Parvenu à mi-vie, j'éprouve le besoin de faire le point et de partager les éléments de compréhension que j'ai acquis d'un monde en transformation profonde, soutenant, déjouant et renouvelant sans cesse ma vision.

Dans *Théorème*, Paolo Pasolini montrait comment un ange, venu de nulle part, pouvait séduire et transformer tour à tour les différents membres d'une famille : père, mère, servantes, adolescents, bêtes. Images captivantes ! Les artistes et les intellectuels

peuvent se penser sur ce modèle. Étrangers, leur arrivée dérange, trouble, éveille. Ils ne laissent pas les âmes en repos. Elles se lèvent. Lorsqu'elles ont pris le dessus, l'étranger s'en va. À chacun de se mouvoir, s'il veut rester dans le sillage de l'inconnu.

Jeune, j'ai été tenté par ces figures. Au lycée, je faisais du théâtre dès la classe de cinquième et mes souvenirs mêlent de près théâtre, expression de soi et sexualité ; le fait d'approcher plus tard, dans la troupe de Louis Le Grand, des personnalités comme Patrice Chéreau, Jean-Pierre Vincent, Jérôme Deschamps m'a conforté dans l'idée qu'un acteur caché sommeillait en moi. Parallèlement, deux intellectuels, amis de ma mère, enseignante, me paraissaient survoler les tracés du quotidien et tourner dans le ciel à haute altitude : Jean-Louis Bory, écrivain et merveilleux critique de cinéma ; Pierre Dumayet, homme de télévision et inventeur des émissions littéraires. Il me semblait tout naturel de pouvoir fréquenter les grands intellectuels comme je pus le faire à vingt-cinq ans dans les milieux de la sociologie avec Pierre Naville, Georges Friedmann, Raymond Aron, Alain Touraine ou Edgar Morin.

La politique, elle, me tentait moins. Contrairement à l'art ou aux idées, elle ne rencontrait dans ma famille aucun écho particulier du côté maternel. C'est mon père, avocat, qui portait en lui un attrait sans limites pour les confrontations politiques et un

regret manifeste de ne pas avoir choisi de plus s'y impliquer.

Cette réserve ne dura vraiment pas longtemps et, à dix-huit ans, j'ai été confronté au bouleversement intégral de ma vie qu'a été Mai 68. Depuis le printemps, je m'intéressais à ce qui se passait à Nanterre et au mouvement du 22 mars ; cet intérêt m'amena à créer à Sciences-Po un micro-groupe que je baptisais « antenne du 22 mars ». Par la suite, je flirtais avec différents mouvements : la Gauche Prolétarienne (où s'impliquaient différents amis que j'avais connus à Louis Le Grand), VLR – « Vive la Révolution » –, la Gauche du PSU. Mais je m'engageais plus fortement par le refus. En 1970, sorti de Sciences-Po, je signais une pétition où les bons élèves déclaraient que jamais ils ne présenteraient le concours de l'ENA. Stupeur dans ma famille où mes autres frères ont fait cette école et où mes professeurs avaient fait régner l'idée que j'étais fait pour l'Inspection des Finances ! Parallèlement, je refusais les identités trop codées et je pris un grand plaisir à vivre dans une communauté où, la vie quotidienne étant politique, tout comportement privé même insignifiant pouvait faire l'objet d'interpellations, de discussions et de débats. Expérience hétérodoxe et décapante !

Je ne croyais pas à l'existence d'une loi de dérive entropique des vies vers un conformisme croissant. Je n'y crois toujours pas. Le refus initial est toujours